

Chronique de la société des études de lettres

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **9 (1976)**

Heft 3

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES DE LETTRES

SOUVENIR DE JEAN BOUDRY

On ne saurait évoquer la mémoire de Jean Boudry sans parler tout d'abord de l'amitié. Elle lui était naturelle et il la cultivait avec art comme le plus beau des dons. Tout son être en rayonnait, donnant aux amis qu'il fréquentait un bien-être exquis, le sentiment d'une transparence harmonieuse, la certitude d'être compris au-delà des mots et, s'il le fallait, l'assurance de pouvoir compter sur un homme dont la bienveillance était aussi efficace que souriante. Sa richesse intérieure valorisait subtilement ceux qu'il côtoyait ou qu'il recevait chez lui avec tant de courtoisie. Sa maison était ouverte à ceux qu'il aimait et, avec Madame Boudry, il les accueillait en leur communiquant la joie, premier don de son hospitalité. Le sens de l'amitié ouvrait Jean Boudry aux problèmes des autres et leur prêtait une attention qui réconfortait. Mais à côté des nombreux amis qu'on lui connaissait et qui, spirituellement, se trouvait réunis par cette amitié commune, que de gens dans la peine ou les difficultés ont trouvé auprès de lui le réconfort ou le conseil souhaités. Ses égards pour les autres devenaient alors de l'altruisme, et, sans que personne ne le sache autour de lui, il s'occupait des êtres isolés, de ceux qu'il savait en détresse. Lui-même sensible et vulnérable, il sentait bien ce que la vie moderne a d'impitoyable et de cruel. Il trouvait tout naturel de s'occuper des victimes. Ainsi nourrie par la pratique quotidienne du don de soi, son amitié avait quelque chose de solide et de rare, parce qu'elle était l'épanouissement d'une profonde richesse intérieure.

Président des *Etudes de Lettres* de 1963 à 1966, Jean Boudry marqua son passage moins par des initiatives nouvelles que par le style qu'il donna aux activités de la société. C'était le style de son charme et de sa gentillesse. Parfaitement à sa place, il savait donner aux entreprises auxquelles il présidait la tenue, l'élégance et la solidité intellectuelle qui chez lui allaient de soi. Jean Boudry présidant une séance ou présentant un conférencier, c'était pour l'auditoire le sentiment tout à la fois rassurant et délicieux que venait de se créer entre tous un lien de sympathie. Puis un humour très fin intervenait chaque fois qu'il le fallait pour que rien ne pèse ni ne détonne et pour déjouer d'avance tout pédantisme. C'est sous sa présidence que, lors des assemblées générales, les membres des *Etudes de Lettres* visitèrent les ruines de Saint-Martin-du-Chêne, l'église de Treytorrens, l'Abbaye de Saint-Maurice ou encore la bibliothèque de M^e Colin Martin à Saint-Prex. Jean Boudry était à l'aise dans ces excursions détendues où la culture et l'amitié trouvaient également leur compte.

Jean Boudry avait une formation d'humaniste, il en vivait sur le plan de l'âme et du cœur autant que de l'esprit. Au collège classique de Lausanne, il avait

eu pour maître Benjamin Grivel, condisciple de Ramuz ; c'est de lui qu'il parlait le plus volontiers en évoquant le temps de ses premières études, c'est lui sans doute qui l'orienta vers les humanités. Plus tard deux êtres exceptionnels marquèrent sa vie : Edmond Gilliard et André Bonnard. Peut-on parler de conformité d'esprit ? Il serait plus juste, je pense, de chercher le lien qui les unissait dans leur goût commun pour la civilisation gréco-romaine, dans leur sens de la grandeur et de l'authentique, dans le culte de la liberté. André Bonnard lui enseigna d'abord les rudiments du grec. Professeur vibrant et sensible, il fut comme Edmond Gilliard un éveilleur d'esprits.

Sa licence achevée en 1933, Jean Boudry passa une année à Paris où il suivit en Sorbonne des cours de grec et de latin. Il conçut même un projet de thèse, en délimita le sujet et commença le travail. Il s'agissait d'étudier chez Aristophane la part respective de l'imaginaire et du réel. L'ouvrage ne fut pas achevé. L'année suivante, Jean Boudry était à Berlin avec son excellent ami, Henri Monfrini. C'était l'époque du nazisme et déjà l'alma mater berlinoise avait perdu de sa grandeur, sinon de son prestige. L'atmosphère qui régnait en Allemagne n'était pas pour plaire à un esprit tout en nuances et fort attaché à sa liberté. Londres, où il séjourna tout un hiver, lui convenait mieux sans doute : il était dans un pays sans contraintes. Il revint avec une solide connaissance de l'anglais. Puis il commença sa carrière d'enseignant, à Yverdon d'abord, à Lausanne ensuite, au Collège avant d'être nommé au Gymnase du Belvédère comme maître de latin et de grec.

On pourrait croire par ce bref rappel que l'on avait affaire à un dilettante. Effectivement Jean Boudry n'aurait pas récusé ce terme, à condition d'insister sur ce que son étymologie comporte d'éléments positifs. C'était un amateur averti qui sait se délecter de ce qu'il aime grâce à la finesse de son goût. Il est vrai qu'il goûtait aux choses les plus diverses pourvu qu'elles fussent de qualité. Jamais prisonnier de ce qu'il faisait, il savait se garder libre envers lui-même et à l'égard des autres, dans une disponibilité généreuse d'où venait une grande part de son charme.

En voyage c'était le compagnon idéal et le guide le plus attachant. Combien pourraient en témoigner de ceux qu'il accompagna en mentor souriant sur les hauts lieux de la civilisation grecque, en Sicile, dans les îles de la mer Egée ou dans les cités de l'Attique et du Péloponèse. Ce qui plaisait à ses compagnons de voyage, c'était sa façon d'être leur ami plus encore que leur guide, son naturel en face des belles choses, sa manière discrète de les faire aimer.

Aussi longtemps que sa santé lui permit de se déplacer sans peine, il fut assidu aux colloques de latin et de grec de la Société des Etudes de Lettres. Il y retrouvait des amis très chers, des collègues qui partageaient ses goûts. Il aimait ces réunions où son savoir pouvait s'exercer sans contrainte, dans une conversation d'honnêtes gens. Un colloque sur Lucain donna lieu à des communications présentées au *Groupe romand de la Société des Etudes latines*, réuni à Genève en novembre 1964. Après avoir enrichi et animé le colloque par des interventions très fines, Jean Boudry rédigea un texte sur l'« actualité poétique de Lucain », paru avec ceux de ses collègues dans les *Etudes de Lettres* (octobre-décembre 1965). Outre cet article, il avait rédigé un hommage à son maître André Bonnard à l'occasion de la vingt-cinquième année d'enseignement de l'éminent professeur à la Faculté des Lettres (mars 1954). Un compte rendu détaillé de *la Civilisation grecque* d'André Bonnard paru en 1960 (juillet-octobre) montrait une fois de plus l'attachement et l'admiration de Jean Boudry pour le grand helléniste. Enfin, le jour même de sa mort, le 15 mars 1976, les *Etudes de Lettres* publiaient un

compte rendu consacré au recueil d'André Rivier : *Études de littérature grecque*. Cet article se terminait par un hommage à son collègue disparu en pleine force et dont il regrettait la perte avec une profonde tristesse.

C'est à Jean Boudry maintenant que nous pouvons appliquer presque mot à mot la conclusion de cet hommage. Il était parmi nous l'ami bienfaisant et sensible, d'une attention aux autres que la maladie n'avait en rien diminuée. D'une dignité incomparable dans la souffrance, il continuait à entretenir des liens délicats avec ses collègues et rien n'avait changé de ce qui faisait son charme et qui rendait sa présence si bienfaisante. Maintenant que nous ne l'avons plus, son souvenir demeure intact et lumineux, c'est notre consolation dans la tristesse, le réconfort de tous ceux qui l'ont aimé.

Robert Marclay.

* * *

Dans un coin du salon, les enfants dessinent allégrement maisons et bonshommes. Dans cinq ou sept ans, feront-ils du latin ? Rien n'est moins sûr. Une amie et moi, nous jouons avec le temps et repensons à l'époque où il n'y avait à choisir qu'entre le latin et la couture ! Ecole de filles, où le latin était incarné pour nous dans une silhouette un peu voûtée, un veston de tweed vert tendre, des cheveux argentés, un regard clair et attentif.

Nous n'avons que de bons souvenirs de M. Boudry. En aurions-nous cherché de mauvais que nous n'en aurions point trouvé. Et nous avons essayé de savoir pourquoi ; mon amie n'hésite pas : « Le latin, c'était une école de charme ! » C'est incontestable ; plus ou moins consciemment, nous travaillions aussi pour les beaux yeux de M. Boudry ! Pour une fois qu'un professeur masculin ne fondait pas son autorité sur la crainte... Il y avait les naïves qui travaillaient bien leur latin, et les autres qui essayaient leur séduction toute fraîche.

Parfois, délaissant le programme, M. Boudry concrétisait pour nous ce monde antique si lointain. Il nous dictait des recettes romaines — recettes qu'il essayait avec des amis, d'ailleurs, dussent-ils s'éclipser discrètement au restaurant voisin pour consommer un alcool fort, le thé de menthe ne suffisant pas à faire digérer cette nourriture fort grasse ! C'est à lui que je dois de cultiver encore le désir de visiter Delphes au printemps, pour voir les temples dans les amandiers en fleurs. Nous a-t-il jamais récité la première catilinaire enveloppé dans un drap de lit, ou est-ce un mythe que nous nous transmettions de classe en classe ? Nous n'avons pas pu le savoir !

En classe, l'atmosphère était détendue, paisible, peu compétitive ; la voix tranquille, le rythme serein. M. Boudry nous traitait comme des grandes ; à des élèves de quatorze ans, il parlait déjà du bachot. Nous n'étions pas un amas indistinct de filles folâtres dont il était entendu d'avance qu'elles n'y comprendraient jamais rien, mais il nous faisait confiance. Nous avions l'impression de compter pour lui, et qu'il nous connaissait chacune individuellement.

En outre, nous le sentions, son enseignement était d'une grande valeur, sa méthode rigoureuse. Je me rappelle avoir découvert avec enthousiasme qu'il y avait des instruments pour appréhender un texte latin. D'autres, en effet, se contentaient de nous donner une version, et nous disait paresseusement, attendant je ne sais quel miracle : « Quand vous aurez compris, vous lèverez la main. » Et voilà que M. Boudry nous enseignait une méthode : « Voyons, comment vous y prenez-vous ? » Et, devant notre air ahuri : « Cherchez le verbe, le sujet ! Quels sont les compléments ? » Soudain, le plaisir de décortiquer un texte latin, de découvrir sa logique interne, sa structure. C'est ce qui reste pour moi le trait le plus marquant de l'enseignement de M. Boudry. Le sentiment d'avoir accompli une certaine gymnastique intellectuelle, acquis la maîtrise du raisonnement, et ressenti devant le mystère d'un texte enfin révélé, parce que le maître avait su transmettre les moyens de le comprendre, une alacrité intellectuelle incontestable.

Longtemps après, j'ai rencontré M. Boudry dans une boulangerie de quartier. Un instant, j'ai eu en face de lui le sentiment d'être complètement vide, d'avoir « tout oublié ». Mais, très vite, la chaleur de son accueil, l'attention de son regard, la sincérité de ses questions m'ont redonné la certitude d'exister pour lui. Au-delà du latin, de la matière enseignée, la relation personnelle était confirmée.

Anne-Marie Visinand.